

Demain, il quittera sa huitième maison : un appartement dans lequel il a perdu un pied, du poids et la tête un peu.

Isabelle Grignon-Francke, *De l'intérieur*, p. 98

*m'étendre sur les rochers
y vomir la lumière de mon corps*

Maxime Poirier-Lemelin, *dents de scie*, p. 41

RÉDACTION

Karolann St-Amand, *rédactrice en chef*

ÉDITION ET RÉVISION

Audrey-Ann Gascon, *éditrice*

Évelyne Ménard, *éditrice*

Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *réviseure*

AUTEUR·RICES EN RÉSIDENCE

Hélène Bughin, Catherine Cormier-Larose, Anthony Lacroix, Dominic Marcil, Stéphanie Roussel, Hector Ruiz

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Clarence Collinge-Loysel, Mélissa Ferron, Isabelle Grignon-Francke, Sarah Gauthier, Thomas Genin-Briën, Stéphanie Guité, Ekymose Laviolette, Safia Lukawecski, Évelyne Ménard, Judith Ménard, Kevin Ménard, Leïka Morin, Édith Payette, Maxime Poirier-Lemelin, Marie-Hélène Racine, Karolann St-Amand, Mélina Verrier

RÉDACTION WEB

Louis-Olivier Brassard, *rédacteur web*

INFOGRAPHIE

Camille Anctil-Raymond, *mise en page*

Alexis Penaud, *responsable du visuel*

COUVERTURE

Émilie Pedneault

@emiliepedneault

IMPRESSION

Mardigrafe inc.

Creative Commons BY-NC

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·e·s en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).

3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T 1N8

redaction.lepied@littfra.com

www.lepied.littfra.com

@RevueLePied

ISSN 2561-3464 (Imprimé)
ISSN 2561-3472 (En ligne)

Dépôt légal, 3^e trimestre 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

SOMMAIRE

Numéro hors série, Été 2020

Le Pied

[Revue littéraire]

-
- 7 Liminaire. Pour filer l'image, je commande une Heineken**
- 13 La constellation des bars fermés**
Dominic Marcil et Hector Ruiz
- 22 sans mémoire**
Clarence Collinge-Loysel
- 25 désolé, on est fermé**
Judith Ménard
- 26 le vestiaire des bars**
Évelyne Ménard
- 31 Filer les images qui m'habitent**
- 32 filatures. habiter. images.**
Catherine Cormier-Larose
- 36 je n'irai pas m'étendre sur les bancs de l'aéroport**
Sarah Gauthier
- 40 dents de scie**
Maxime Poirier-Lemelin
- 43 Cueillir la carte du ciel dans la Heineken**
- 44 Saisir l'idée dans l'aurore**
Hélène Bughin
- 50 Balance, Balance, Verseau.**
Safia Lukawecki
- 54 Monsieur turtleneck and chain, Madame à la clope**
Mélina Verrier
- 56 je ne suis pas qu'un joli minois**
Thomas Genin-Brien

- 59** *Le brouhaha nostalgique des lieux perdus*
Revue Saturne
- 60** **Filtre**
Léïka Morin
- 62** **Ascension**
Ekymose Laviotte
- 64** **nous perdantes**
Édith Payette
- 67** *Toi, au bar, que je n'ai pas eu la chance de connaître*
- 68** *Les oiseaux éthyliques se lèvent plus tard que les autres*
Anthony Lacroix
- 74** **KWE !**
Mélissa Ferron
- 78** **la prophétie des chemises moites**
Kevin Ménard
- 81** **Si jamais je mangeais**
- 82** **si jamais je mangeais**
Stéphanie Roussel
- 87** **nourrir le void**
Marie-Hélène Racine
- 88** **Des cannibales**
Stéphanie Guité
- 93** **Déjouer les limites de nos adresses**
Revue *Le Pied*
- 94** **de l'autre côté de la balustrade**
Karolann St-Amand
- 98** **De l'intérieur**
Isabelle Grignon-Francke





Liminaire

Pour filer l'image / je commande une Heineken¹

À l'automne 2019, le Festival de poésie de Montréal lance un appel à soumissions pour sa prochaine édition. L'Équipe du *Pied* se rencontre au milieu d'une pile de recueils de poésie et élabore un projet, celui d'un marathon d'écriture nocturne. L'idée est de réunir des auteur·rice·s, des poètes et des revues de la relève dans un même lieu, pendant la nuit, pour créer ensemble autour d'une même thématique générale.

Le projet est accepté.

En juin 2020, la revue *Le Pied* devait organiser son marathon au Quai des brumes. Devant la pandémie, le Festival a annulé ses activités en présentiel et s'est tourné vers le numérique pour sa 21^e édition. Le marathon devait changer de forme.

La base est restée : le marathon met de l'avant la création littéraire spontanée, sous contraintes, avec comme thématique principale « Pour filer l'image / je

¹ Dominic Marcil et Hector Ruiz, *Taverne nationale*, Montréal, Triptyque, 2019, p. 89.

commande une Heineken », deux vers tirés du recueil *Taverne nationale* de Dominic Marcil et Hector Ruiz.

Du bar, nous avons migré vers la plateforme Instagram. En s'inspirant de @corona_culture, une initiative née en réponse à la COVID-19, les segments poétiques se transforment en résidences de 24 h proposant des ateliers de création en ligne. Pour remplacer le micro-ouvert prévu à l'origine, *Le Pied* invitait le public à partager des extraits de leurs créations en cours – que ce soit des textes ou des illustrations – en lien avec les contraintes partagées par les poètes sur leurs propres réseaux sociaux (Facebook et Instagram).

Chaque jour, du 14 au 20 juin 2020, un·e poète a pris le contrôle du compte Instagram de la revue pour partager sa ou ses contraintes d'écriture. Les poètes qui se sont prêté·e·s au jeu sont : Dominic Marcil, Hector Ruiz, Catherine Cormier-Larose, Hélène Bughin, Anthony Lacroix et Stéphanie Roussel. À ces poètes s'ajoutent les revues *Saturne* et *Le Pied*, qui ont également proposé des contraintes. En lien avec le marathon, *Le Pied* a lancé un appel de textes et d'illustrations pour un numéro hors série de la revue, que vous êtes en train de lire. Pour la première fois, *Le Pied* ne proposait pas une thématique libre, mais bien une contrainte à respecter parmi toutes celles suggérées.

Nous remercions chaleureusement toutes ces personnes d'avoir embarqué dans l'aventure, d'avoir adapté la formule avec nous. Nous souhaitons aussi souligner le travail d'Emilie Pedneault qui a dessiné la couverture du numéro en s'inspirant elle-même, pendant la semaine du marathon, de la résidence de chacun-e des poètes pour créer son illustration.

Voici un résumé desdites contraintes :

1. La constellation des bars fermés

Dominic Marcil et Hector Ruiz vous invitaient à créer votre constellation de bars fermés. Règles : établir à l'avance un parcours, choisir une heure, et relier à pied trois à cinq bars de quartier, fréquentés et aimés. Ne pas oublier de prendre des notes et des photographies pour écrire pendant et après la déambulation.

2. Filer les images qui m'habitent

Catherine Cormier-Larose proposait un atelier sur la poésie du quotidien. Elle vous invitait d'abord à écouter les bruits et inventer un écho, pour répondre à la nuit. Elle suggérait ensuite de remplir les trous en regardant autour de vous : répondre à ou transformer un extrait d'une chanson, d'un recueil, d'un dialogue ou encore d'une conversation.

3. Cueillir la carte du ciel dans la Heineken

Hélène Bughin proposait un atelier de création de personnage

en trois étapes, d'un « je », qui peut s'appliquer à la fiction comme à la poésie.

1. Générer la carte du ciel de votre personnage avec astro-café (<https://astro.cafeastrology.com>). Élaborer sa personnalité selon la lecture des planètes.
2. Choisir un bar dans lequel votre personnage commande une Heineken.
3. Mettre en scène votre personnage dans le bar choisi.

4. Le brouhaha nostalgique des lieux perdus

La Revue Saturne vous proposait deux séances d'écriture : la première partie avec une ambiance « café » ; la deuxième avec une ambiance « bar ». Les vidéos réalisées par Saturne présentent un concentré d'inspiration : ambiance sonore et visuelle se rencontrent pour rappeler « le brouhaha nostalgique des lieux perdus ».

5. Toi, au bar, que je n'ai pas eu la chance de connaître

Anthony Lacroix proposait quatre ateliers :

1. « La démesure des milieux humides » : prendre du temps seul dans une pièce pour écrire un texte sous forme de lettre ou fragment, dans un principe de l'adresse à l'autre.
2. « Répondre aux échos de mes mains en croix » : répondre à une lecture de Marie-André Gill, présentée par BAnQ dans le cadre du mois national de l'histoire des Autochtones, par un poème-lettre.

3. « *J'ai pris des vacances dans les espoirs de quelqu'un d'autre* » : écrire en pensant à un personnage de fiction ou en incarnant un personnage de fiction célèbre, en le sortant de son contexte de livre pour être incarné dans le monde réel.
4. « *De l'indocilité des pièces jointes* » : écrire sa lettre ou sa notice biographique qui irait avec un projet de manuscrit (faux ou réel), comme si cette lettre était elle-même un texte de création littéraire.

6. Si jamais je mangeais

Stéphanie Roussel vous invitait à écrire, depuis votre corps, autour de la nourriture en suivant la contrainte « *si jamais je mangeais* », à créer à partir d'un geste qui fait tellement partie de notre quotidien qu'on en oublie la singularité.

7. Déjouer les limites de nos adresses

La Revue Le Pied, représentée par le comité éditorial et Thomas Genin-Brien, vous invitait à reprendre l'ambiance du bar et à le reconfigurer, le redéfinir (ou tout autre verbe en « r » vous semblant poétique).

La contrainte : Dans un premier temps, s'inspirer de l'ambiance du bar et le repenser, voir comment il s'incarne ailleurs, comment il peut être adapté, déplacé. Dans un deuxième temps, changer de lieu et remarquer les autres passages ou transformations entre les espaces. Écrire en se basant sur votre façon de déjouer et réarranger les limites de vos adresses, qu'on doit réapprendre à habiter.

C'est à partir des contraintes des poètes que les auteur·rice·s et les illustrateur·rice·s ont créé leurs textes et leurs œuvres. Seulement dix-sept soumissions ont été retenues pour faire partie du numéro, auxquelles se joignent les textes écrits par les poètes en résidence.

C'est à votre tour de les découvrir.

Audrey-Ann Gascon, Évelyne Ménard
et Karolann St-Amand
Comité éditorial du *Pied*

La constellation des bars fermés

La constellation des bars fermés

DOMINIC MARCIL ET HECTOR RUIZ

*Il serrait prudemment la bouteille de whisky
dans sa main, comme s'il s'agissait d'une grenade.*

*Le reste de la journée lui appartenait et le Johnnie Walker
éveillait en lui une promesse d'extase et de péril.*

Kenzaburô Ôé

Nous avons marché 10 km

Bar sportif Laurier Billy Kun Canette

Verres stérilisés Chez Laurance Cannettes

Brasserie Cherrier Carré St-Louis, nous avons pensé à Dany Laferrière

Nous ne sommes pas allés voir Émile Nelligan

Canette Hector a photographié son premier appartement à Montréal sur la rue St-Denis, fermée à la circulation. Nous n'avons pas arrêté devant le Saint-Sulpice.

Cheval blanc. Canette. Sur un banc devant le métro Laurier.

Chips. Canette. Paul Bélanger.

Dans ma dérive, j'ai croisé plusieurs motos. Je ne sais pas encore si elles m'ont extasié ou mis en péril.

Triumph Bonneville T120

Au bar sportif on cherchait de la poudre.
Vous êtes pas de la police, vous ? demande la serveuse.

Non je suis étudiant. Pierre avait un portefeuille
comme celui de Samuel L. Jackson dans *Pulp Fiction*.
Motherfucker.
Ça l'a rassurée.

Relief en français
relief en anglais
je somatise ces deux acceptions
sur la rue Beaubien
au bar La Paz.

Ducati Monster 1200s

Se parquer
tous les jours
devant la porte
fermée
survivre aux néons
avec
un buck
le Journal de Montréal
et un match Canadiens-Maple Leafs
démarrer en trombe
chasser la nuit.

Traverse un tunnel
puis un autre et un autre

oublie la lumière
ne crois pas aux perséides

crains l'horizon comme ton ombre
hydrate-toi si tu veux
la soif est notre sort.

eau plate
eau froide
eau douce

eau de *Vichy*
eau de *Cologne*
eau de source

eau
eau-de-vie
O'Keefe.

BMW F650cs

Tout se passe entre
une canette de Boréale
une fontaine inversée
et un immigré
j'accélère le pas
je cherche les grenouilles
il doit bien y avoir une raison.

Tu rêves aux bars clandestins de Moscou
aux terrasses privées
à l'abolition des classes.

Triumph Scrambler 1200 xc

L'espoir de repousser
l'attaque des blancs
l'espoir d'entendre
les moteurs électriques
les fritures chez Claudette
l'espoir que le parrain local
prenne l'addition
l'espoir d'être seul au bar
avec un Old fashioned
raconter l'anecdote des deux prostituées noires
sur la 42^e rue en 1971
l'espoir de pensées fugitives
de paupières qui tombent
et de vomir avec classe.

*More than words chantent-ils
souvent on pense que cet instant
va arriver
un verre de plus
ça
ça arrive.*

sans mémoire

CLARENCE COLLINGE-LOYSEL

Taverne Jarry, 19 h 18

elle est là
ni chien
rapace ni fourrière
son existence émondée
de tous les pères

entre interstices
ses peaux enragées
vaincues entre deux bières

elle veut cela
humide
inconfortable

la colle crisse sous chacun de ses pas

Villeray, 20 h 07

tu jouais la rose et le lys
quand je risquais
un pas loin des jardins

saxifrage
à même la moelle
tête broyée

survivre
à la première personne
il n'éclot rien de tes vérités

je t'annule
depuis les silences

Brasserie ETHO, 21 h 23

ici
pourvoir à ne pas
mourir de nuit

l'œil de verre
corps absent
je brise
vague
ce flagrant délit d'exister

ici
au plus connu de moi-même

je marche sans mémoire



Judith Ménard, « désolé, on est fermé »

le vestiaire des bars

ÉVELYNE MÉNARD

Comme celle des ressuscités, ta fatigue m'intéresse.

Emmanuel Simard

le stationnement du house of jazz

récupère mes pas

j'accepte ma fatigue
en revisite le vestiaire
les soirs au nylon déchiré mon ventre
tendu sous ma ceinture de serveuse
et les remarques : tous les shots
qu'on se permet la bouche ouverte
(un spectacle comme un autre)

même après le last call
il y en a toujours une
pour vomir sa soirée aux toilettes
la tequila cheap
les amours qui débordent tard

j'ai entendu gémir
derrière la porte close du backstore
compris que la faim parfois
retient trop nos tailles

*ici il y a negroni et james franco
les restes de cliff 79 qu'on buvait
en débarrassant les tables*

la terrasse du normandie
ses joints et le froid
ont longtemps reprisé nos nuits après le shift

on ne pense pas aux coulisses des bars
ni aux cernes qui disparaissent
une fois assises au comptoir :
si l'on observe bien
les allers-retours des tabourets
à la salle de bains
une autre scène se joue

les sourires étirés par la coke
reviennent au karaoké
avec l'assurance de refuser le lendemain
ce ne sont pas juste les filles
qui vont pisser par groupes de deux

on nous laisse de la lecture
sur les murs des cabines mixtes
note : la prochaine fois
je volerai un sharpie à ma job
pour mettre au pluriel
« vous êtes belle »

*on paie une tournée chaque
la sienne c'est rhum & coke et jägermeister
(s'asseoir au bar coûte cher)*

le jono et ses feuilles de pot
c'est une période de ma vie qui a mal
au corps parié à même la table de billard
la misère à écrire
le mal de cœur

je ne faisais pas exprès
de rentrer la huit et de perdre la game
le noir sous mes yeux m'allait bien
on se réveillait en s'envoyant
reprendre notre visage dans le miroir
brisé au-dessus du lavabo

j'ai découvert que les bars
ont des sous-vêtements qui s'agencent
leurs dessous respirent mal

est-ce que je gagne enfin
si après trois heures
la nuit n'a pas fini de m'étouffer

*le pichet ramené chez lui
les verres dans ma sacoche
un appart où déshabiller nos cernes
et jouir quand on m'étrangle*



**Filer les images qui
m'habitent**

filatures. habiter. images.

CATHERINE CORMIER-LAROSE

il y a dans l'attente un nœud
le défaire et le refaire
une perfection accessible
la première tasse de café

la table tient toute seule
l'ajout de tout ce poids
n'y
change rien

sa surface effacée par les livres et les collections
les années de déménagement
ce qu'on ne jette ni ne classe
chaque année, déménager

le prix du loyer est resté le même
c'est une célébration
allumer des feux de bengale dans le stationnement :
la vue de la seule fenêtre de l'appartement

fascination aiguë des processus créatifs
n'avoir rien écrit depuis plusieurs mois
incapable de lire depuis des années
maintenir la façade

la toilette coule
c'est le bruit ambiant principal
ça accompagne les va-et-vient des voisin·es
l'acceptation d'un anti vivre-ensemble

tout est sale
garder les lumières éteintes
une joie des petites victoires
se lever le matin

je n'irai pas m'étendre sur les bancs de l'aéroport

SARAH GAUTHIER

assis à côté de moi
tu ne connais pas
le bruit de la ceinture qui claque
ta tête se porte haute

mon cou ne peut prétendre à l'altitude
collectionne les ecchymoses
à chaque parole

je porte la tasse à mes lèvres
brûle de pouvoir m'évaporer

je n'irai pas m'étendre
sur les bancs de l'aéroport
goûter le whisky à l'éable
au duty free

mon budget voyage
transformé en 436 cappuccinos
dans les cafés
où je n'écrirai pas de poèmes

c'est l'été dans mes cheveux
deux degrés de plus
et mes racines lâchent

clouée à ma chaise
j'exhale au compte-gouttes
l'envie urgente :
effacer mes traces de pas

elles me rappellent la brûlure des départs



dents de scie

MAXIME POIRIER-LEMELIN

des fois je me demande
pourquoi cette obsession
viscérale
de n'avoir jamais existé

comme une tache sur la rétine
à contempler passivement
même aux heures sourdes de la nuit

le grincement des molaires
contre la porcelaine
j'aime ce qui est indigeste
avale les éclats de verre
certaines lames parfois

une cour à scrap au creux du ventre
j'y vais souvent pour m'y jeter
du haut de quelque falaise de ferraille

m'étendre sur les rochers
y vomir la lumière de mon corps
et mon esprit peut-être

du coin de l'œil
le vide à moitié vide
on aimeraït y nager
j'aimerais y périr
c'est fondamental
j'ai poussé du mauvais côté des choses

parfois au réveil
oublier qui je suis
les mots inventés pour réfléchir
comme si j'avais dormi si longtemps
que ma langue s'était éteinte



**Cueillir la carte du
ciel dans la Heineken**

Saisir l'idée dans l'aurore

HÉLÈNE BUGHIN

elle a de ces cheveux tombés au ras des épaules
blond cendre comme un vendredi de janvier
l'immense prestance amusée
et des gestes calculés quand elle saisit le whisky
apparu devant elle à l'Escobar une nuit de tambours
tandis que tintent les bijoux de ses bracelets
résonance familière qui la ramène aux années
bohèmes
avant son mariage raté duquel lui est resté
peut-être quatre pattes d'oies réparties
en détails discrets sur ses traits
et une envie
de mordre

lorsqu'elle a commandé, le barman a noté
l'accent particulier de cette fine limite
entre les états-unis et l'ontario
où grondent des trombes d'eaux claires
un calme posé dans l'articulation mais le tonique
se répercute dans la pièce
contre ce mur où s'appuie le guitariste
l'air détaché du monde comme tout bon musicien
elle pense aux mouvements des cordes à venir
la manière dont elle sera soulevée par le tempo

elle regarde la scène comme celle d'un film
le grain de l'image en pleines paupières presque closes
soulevée par l'instant en pensant aux couleurs
inventées
enveloppée dans sa chair échaudée par l'atmosphère
elle pense aux lueurs limpides comme aux ressacs
le corps allongé au centre de l'espace déphasé
posée comme un chiffon parmi les grésillements
une remontée incandescente de présence
l'œil d'une intention

pour le peu qu'il lui subsiste d'imagination
elle fronc'e les sourcils et plonge
dans l'idée de s'étendre sur le comptoir
le nez collé dans la bière et l'usure
espérant revivre l'illumination
quelque chose proche du miracle
fondre dans le cerne des pichets
comme se confondre de remous
une ultime fois
revivre

les glaces du whisky craquent et fondent
bientôt la salle débordera de monde
les corps près de son corps ondulent en rayonnements
aléatoires
le barman disparaît vers d'autres quand elle
contemple l'opaque
qui entoure sa vision brouillée
elle pense aux couchers de soleil à l'ambre des jours
il lui reste l'envie d'une présence dans sa présence
le dédoublement d'un souffle dans la multitude qui
grouille
l'ultimatum de la proximité
un jeu de patience
une course contre sa peau



Balance, Balance, Verseau.

SAFIA LUKAWECKI

« La banquette habituelle aujourd’hui ? »

Une bonne waitress, la belle Caroline. On traverse la pièce remplie d’hommes mûrs. Mon toupet gris s’agrippe à mes cils. Air collant de chauffage en hiver. Avec un parfum de cupcake à la vanille – la sorte avec des sparkles sur le top. Et puis je l’entends, le rire gras mais franc. Mon souffle est avalé. C’est impoli, mais je le dévisage. Il a une face de Réjean. Mais ce n’est pas toi. Même aujourd’hui, ce n’est pas toi. Les reflets de la boule disco dansent contre le mur de plaques d’immatriculation. « Une bière froide avec ça ? » Mauve, rose, jaune, vert. Je me souviens. Je me souviens en maudit.

Les Canadiens jouaient, mais je ne t’avais pas appelé. Pour voir. J’ai attendu, attendu, les mains moites soudées au sans-fil. Rien. On a gagné la Coupe cette soirée-là. Je n’ai pas crié.

Toi pis moi, on plongeait nos yeux dans le sunset en attendant les étoiles. Pis à chaque fois – c’était immanquable – je te rappelais qu’on serait aussi bien

de se crever les yeux tout de suite. Ça serait fait. Et sans répondre, tu me lançais une Molson Ex soigneusement décapitée avec la clé de Solange. Le faux cuir cheap aspire mon dos perlé. Je nous revois dans le bus jaune avant les examens de maths au mois de juin. J'ai hâte de te voir.

Retraités Flyés. Je n'aurais jamais cru qu'on se serait retrouvés sur un site de voyage. *Cherche de la compagnie pour s'évader au soleil.* J'avais tapé bonnement *Toi pis Solange, c'est fini ?* C'est fini.

Caroline dépose ta Molson Ex là. Je me penche sur ma Heineken ici. Il y a un parapluie bleu au-dessus de moi. Ma Heineken suinte. Moi, ça va.

Le voisin de table te ressemble. Il sent le Chanel n° 5 à 15 piastres de sa femme et ses yeux bruns racontent une jeunesse pleine de malice. La broue de ma Heineken se disperse, on dirait les nuages en forme de chevaliers et de dragons comme quand on jouait au cerf-volant.

Je te laissais toujours la dernière pointe de tarte au sucre. Tu trichais à Uno. 8 ans, 20 ans, 40 ans, ~~52 ans~~. Inséparables. Sauter à poil dans le lac. Rire des analyses astrologiques de Solange. Tu te souviens quand elle m'a dit que je ne prenais pas assez de

risques à cause de « mon côté Balance et de mon ascendant Verseau ». Réparer mon char. Frapper des balles dans la ruelle. Cacher des cigares dans une vieille boîte de Tide. Dis, c'est quand qu'on ira à Cuba ? Se pratiquer à dire « Je t'aime ».

Il y a un tableau à gauche du bar. J'imagine les ongles de Madame Dion l'écorcher lentement comme quand on faisait des avions en papier en classe. Mon cœur bat dans ma montre. Je ne sais pas si ça peut fausser le temps. Tu es en retard. Je voudrais me lever. Courir. Vomir mes poumons sur un trottoir de Longueuil.





Mélina Verrier, « Monsieur turtleneck
and chain »



Mélina Verrier, « Madame à la clope »

je ne suis pas qu'un joli minois

THOMAS GENIN-BRIEN

énerve-toi pas
décolle un peu, tu sens
la marée basse

écarte-toi pas
les jambes de même, t'as l'air
d'une vraie folle

excuse-toi pas pour ça
c'est des choses qui arrivent
quand on boit

dérange-toi pas
mon 'tit gars, j'pas infirme
ch'us saoule

arrête-toi pas
non continue, j'aime ça
quand tu m'parles de ton ex

déniaise
donne-moi un bec là, envoège
un p'tit bec là, s'a bouche, un p'tit bec

là, fais pas ta farouche

r'tourne-toi pas
j'pense qu'y'a Loud à l'aut' table, eille
les nerfs, j'viens d'te dire – eh qu't'es donc
pas sortable

étouffe-toi pas
ta'... croirais, toi, que j'viens d't'annoncer
qu'ch'us enceinte pis t'es l'père, bon
dépogne là, arrête de niaiser, viens danser
lâche ta bière

fouille-moi
le lend'main matin, mal aux reins
j'me réveille dans un vieux motel crasse
à Dolbeau, ch'encore chaud, ch'ais pas trop, ch'ais pas
qui
c'est qui dort dans mon lit

inquiète-toi pas
j'm'en r'tournerai pas avec un gars
sans t'avertir

fâche-toi pas
voyons donc, p'us moyen
de rien dire

fais-toi pas d'idées
c'pas mon genre
de coucher l'premier soir

rends-toi donc pas malade
comme l'aut' fois, c'tait pas l'fun
pour personne

imagine-toi pas que j'bois, si c'est pas
pour finir la soirée à quat' pattes, en chaleur
éjarrée, su' l'plancher des toilettes
chez Lafleur

fatigue-toi pas
j'imagine que ça pogne sur plein d'monde
ton p'tit numéro de dictionnaire des noms propres
ça m'fait autant d'effet qu'un cautère
s'une gueule de bois

Le brouhaha nostalgique des lieux perdus

REVUE SATURNE

Filtre

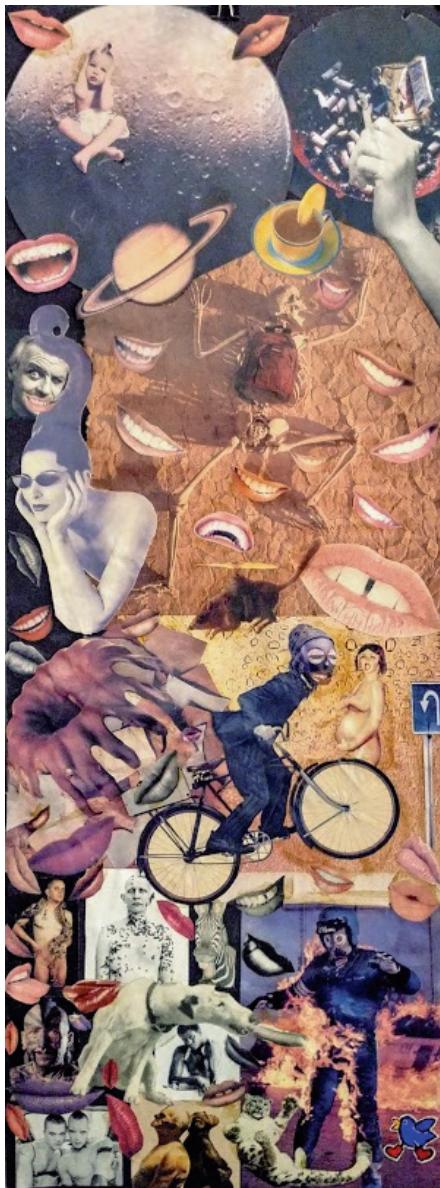
LEÏKA MORIN

La fenêtre est ouverte, la peinture du cadre s'écaillle. Des parcelles s'envolent comme les passés du lieu, devenu un café depuis peu. La conversation de ce matin défile sans arrêt dans ma tête. Comme la vision de son regard implacable. Je devrai lui avouer la vérité en rentrant, et cette seule option me donne la nausée. Autour le chaos de la porcelaine et les voix des clients s'entremêlent. J'aimerais me laisser envahir par le bruit jusqu'à ce que le bourdonnement cesse – fermer les yeux.

Une odeur de cigarette me sort de mes pensées. De l'autre côté, des boucles au vent, un visage de profil, des lunettes fumées. Il entre, vient rejoindre une femme. Leurs joues reçoivent les baisers incertains de l'autre. C'est l'hésitation qui les trahit. Un café au lait, un allongé, le sucre en attente. La scène me suffit. Déjà je me surprends à imaginer leur fin : l'abandon après le deuxième rendez-vous ou pire, un ennui latent. Pourtant, elle rit. Un rire saccadé, semblable au sien. La sensation de dégoût remonte dans ma gorge. L'aveu aussi. Il ne suffira que de le dire, le déposer là avant de quitter.

Je commande un deuxième café, tente de retarder mon départ. Une coulure brune glisse le long de ma tasse ; je compte les secondes pendant qu'elle s'assèche. Le temps s'écoulera aussi lentement après lui avoir révélé ce que j'ai commis. La femme rit encore, c'est insoutenable. Je cherche du regard de nouveaux détails auxquels m'accrocher. Les éclats de peinture sur le rebord de la fenêtre continuent de disparaître un à un – me concentrer sur leur fuite. Mais d'un coup, l'image de ses traits tendus ressurgit dans mon esprit ; un couteau dans ma poitrine menace chacune de mes inspirations.

Les voix résonnent de plus en plus fort alors que le bourdonnement revient dans ma tête. Le visage au contour bouclé s'est levé. Il part et la femme demeure immobile sur sa chaise. Incapable de rester assis, je sors pour m'allumer une cigarette, en vain. Mes poumons semblent se compresser davantage. Je n'ai plus aucune raison d'être ici. À travers la fenêtre, elle me regarde l'air confus, sans me voir vraiment. Le rouge sur ses lèvres s'est décoloré. Elle aussi, peut-être, regarde ce qui déjà n'existe plus.



Ekymose Laviolette, « Ascension »



nous perdantes

ÉDITH PAYETTE

mes pieds se perdent – me perdent – non en quelque lieu où simplement, toi, ton œil oublie mais là oui là où c'est creux en moi et comme une visite de l'envers de tout quoique sincère, oui, à jamais : curieuse lumière

*

la ville, elle va plus vite que moi

s'assoit près des nuages et mes os volent, près du sol quand même parce que lourde de passé et de rêves

*

me déposant dans le monde sauf que nulle part, sur le bois d'une chaise d'où je coule en mots comme de la sève : si ce n'était moi ce serait toi et les autres clientes ne sauraient jamais, tasse pour tasse, une autre semblant de poète se rompant la syntaxe en un combat, en une sérenade de guerre – matin

tu joues faux ta vie – elle glisse au cœur de la mienne
dans un crissement

et feux d'artifices et buvant et joie malgré les heures
pleines ton ventre sans cesse vide d'amour

*

la nuit, c'est pour les fantômes ou la fête : tu n'y
échapperas pas

retiens des bouts de souffle collant sur ta peau, ici
aussi tu dégoulines d'infini même si jamais toi
vraiment – une autre danserait et à ses pieds les
pantoufles de verre, les tiens nus blessés d'ingratitude

*

amplement le temps de mourir plus tard : continuer à
perdre, au moins, continuer à jouer

soir de la nuit des morceaux de crépuscule – laisse les
dents de l'éternité te marquer encore dans le peu
sauvage de mes confidences



**Toi, au bar, que je n'ai
pas eu la chance de
connaître**

Les oiseaux éthyliques se lèvent plus tard que les autres

ANTHONY LACROIX

si je me présentais
tu ne me croirais pas
c'est normal
toutes mes histoires
se compliquent
après trois bières

j'ai l'amplitude
d'un village relais

c'est plus fort que moi
chaque fois que j'essaie
d'écrire un poème

un oiseau meurt en plein vol

toutes mes déambulations terminent au littoral
bar à ciel ouvert
et amertume chaleureuse

je pourrais partager un verre
une phrase avec toi si tu veux
mais je ne sais pas c'est quoi
attendre de parler au prochain comptoir

au fond
je sais seulement
collectionner le sable
et brûler les berges

tu as raison

j'ai un temps de retard sur chaque marée

c'est un tempérament de famille
mon père oubliait ses maladresses
longtemps avant moi

ça se ressent
dans la position de nos mains
et le grain de nos voix

on dirait des ailes cassées

je m'excuse
toutes mes humeurs deviennent des corbeaux
et tous mes corbeaux sont sur le chômage

quand est-ce que ça va finir par commencer
mettre du feu dans les choses solides

juste pour occuper nos mains
quand on n'a rien à se dire
tu le sais
tous mes gestes sont désespérés

ce n'est pas de ma faute
j'ai un cœur de corvidé
et de la haute pression dans les plumes

en temps de pandémie
les oiseaux sont les premiers à disparaître

c'est dans tous les films d'apocalypse



KWE !

MÉLISSA FERRON

Je m'incline bien bas. C'est pas par soumission, on va arrêter une fois pour toute de se raconter des menteries. Tu pourrais même interpréter la souplesse de mon échine comme le poignard qui te stabbe dans le dos. Je te comprends. Hier, j'ai acheté ton labeur à coups de tesson de miroir ; je t'ai donné des couvertes censées te réchauffer. Je savais qu'elles charriaient la variole. L'œil aux aguets, je te regardais te draper dans l'étoffe laineuse, tes bras noués autour de ton corps de bois. Tu avais l'air d'un totem abrillé d'un drapeau blanc. Le mot « extermination » t'était inconnu. C'est alors que ton sourire s'est braqué, qu'il a pris son envol. Il a formé le grand V des bernaches expatriées. C'est peut-être bien beau quand on lève la tête, une carte postale dans une shop de souvenirs, mais avouons-le, tout décollage nécessite de quitter le sol.

Kwe !

Je me penche seulement pour la rencontre de nos ombres au-dessus des craques de trottoirs. C'est dans cette réflexion qu'on se donnera rendez-vous. On se déchaussera pis on fera attention pour pas se marcher dessus. L'Autre est peut-être gueule de loup grande

ouverte. Faudra aussi harnacher les mots pour éviter de briser la fragilité du moment et n'être que chiens de faïence. Ça pète à rien, la porcelaine. En plus, les petits morceaux blessent les orgueils mal placés.

Kwe !

Je te tends la main. Elle frémît, timide. Tu y liras mes vraies intentions finement ouvragées rien que pour toi. Je parle blanc et béton armé, pensionnats et conversion. C'est pas le moindre de mes défauts, mais j'y peux rien. Je m'écorche, mes mains gercent et saignent. À quoi bon ? En dedans, je resterai toujours une intruse qui a pris toute la place. Une mauvaise herbe conquérante.

Kwe !

Je souffle préjugés : la contrebande de cigarettes, les exemptions de taxes et d'impôts, les coiffes de plumes, les soirs de bingos et le chèque de B.S. qu'on attend impatiemment dans sa maison donnée gratis par le gouvernement, mais dis-moi plutôt la vérité, le son des conifères encrés, le clapotis de la rame qui détale et le rêve fou de reprendre pays, tout ce que je n'imagine pas par ignorance.

Kwe !

Tu inspires lentement, me jauges de tes yeux tricotés serrés, ta poitrine se construit forêt pis tu prends une puff. Fumée butineuse couverte d'écorce. C'est la peau maganée des tiens. La réserve des premiers qu'on croyait libres, mais pourtant encabanés dans des images préfabriquées, tirées des manuels d'histoire qui n'en racontent qu'une seule.

Kwe !

Dévoile-moi l'eau d'érable et la froidure des machines qui toussent à -40. Si tu me fais une petite place, oui, encore une, je sais, je demande beaucoup, je vais m'asseoir en indien à côté de toi pis t'écouter sans t'interrompre, je te le jure. Chante-moi donc la solidité des maisons longues et le sourire des ski-doo. Le claquement de la langue pour appeler le chien. Dessine-moi le pas de ton père, de ton grand-père et de toute la branche qui crisse dans la neige. Parle-moi avec ces mots désappris pis retrouvés une fois la soutane des corbeaux dépecée. Apprends-moi ces syllabes pleines de vertige et de fierté, les consonnes rugueuses et les poètes entaillés revigorés de ton peuple. Je vais fermer les yeux et oublier que je suis là. Pour une fois. Tiens-toi comme le soleil levant, ancestrale et jeune et belle. Contourne-moi et laisse-toi être telle que tu es, sans honte. Prends corps et deviens montgolfière qui respire au-dessus de tout.

Revendique les dépossessions et la blancheur assimilatrice des nuages. Je prie pour t'entendre crier à tue-tête pis te connaître enfin.

Kwe !

la prophétie des chemises moites

KEVIN MÉNARD

les dimanches je lis notre avenir
dans les plis de ton linge sale
dans ton panier sur roues au fond
d'une tasse de détergent
je nous tire aux charpies
pour aligner la laine en mottons
avec les astres que ça concerne
eau froide heavy duty
tous les dimanches
eau froide heavy duty
par deux fois il pleut
dans le hublot de la machine
chaque fois je dis j'aimerais
j'aimerais que ce soit
pas tout à fait un cycle
le courant est confortable
est-ce que je peux
tourner en rond moi aussi
être bercé au drain et au spin
me caler dans une paire de bas
dans ton lavage un aquarium
dans tes guenilles des récifs

est-ce qu'on peut faire de ta brassée
une terrasse avec pergola
une piscine de vingt-quatre pieds
un jardin distendu

on dirait que
je te parle d'augures
de prophéties d'auspices d'oracles de
tu dis ça sonne faux
tu dis tu parles pour rien
tu dis t'enterres
le moteur de la laveuse
tu dis je lave à l'eau froide
pour qu'on s'étende
à l'air libre



Si jamais je mangeais

si jamais je mangeais

STÉPHANIE ROUSSEL

CW : Contenu pouvant être sensible pour les personnes vivant avec un trouble alimentaire.

parfois je désire mon corps
plus lourd que les crises
qui me le rendent inhabitable

je mange et mange et n'arrête pas de manger

c'est une manière de silencer l'angoisse
je m'assure de couler
s'il fallait que je m'élance

si je n'en peux plus je me couche
en croix sur le carrelage

pas question de me faire vomir
j'ai horreur de la saleté
des fantômes qui remontent des abysses
à la bouche
la souillent d'un goût amer et flétrui

je veux que tout entre en moi
y reste piégé

je m'empiffre avec la même minutie qu'a la peur
au moment de fendre ma tête

me remplir la panse de pierres
est un geste usé
à la fois indélogable et provisoire

ensuite vient l'envie inverse
celle austère
d'une voracité qui réclame les creux

le jeûne
et l'illusion de tenir quelque chose
d'aussi immense que l'amour
alors que le ventre gronde
si fort

ici comme partout la pourriture
naît d'une lenteur déconcertante

l'espace à combler persiste trop vaste
telle une église sans prières ou le soleil à midi

au bout de mes peines se pointe une mousse dense

ce que je concède
se transforme en forêt

appétit et inappétence sont sœurs de sens
au cœur de ma dépossession

pensant dire liberté je dis dégoût
errance plutôt qu'abandon plutôt que repos
paumes ouvertes gorge humide et eucharistie

ma faim est douleur devenue attente



Marie-Hélène Racine, « nourrir le void »

Des cannibales

STÉPHANIE GUITÉ

Et si jamais je cueillais les mots
au creux de ta tête

pour les digérer les faire miens
connaître le goût, de ta pensée

si je restais à me nourrir, de cette tête
y élire résidence

Et si je n'avais plus faim, d'autre chose
que nous
si je recherchais, la satiété
du peu de mots

pour ne pas me retourner l'estomac

Même si je dis souvent
qu'il ne se retourne pas facilement
cet estomac

il peut en prendre il peut
boire des litres de rouge et de paroles acides
avaler tout rond
oublier, la pesanteur

de sa mémoire courte

Et si jamais je restais
à table, te contempler
il me faudrait absorber tout ce qui n'est pas mien tout
ce que nous crachons trop
vite, au visage
ravaler tout avant
la digestion de ce qui ne se voulait pas être
dit

Nous ne laissons pas mûrir
les fruits
nous sommes hâtifs
ou cherchons l'amertume

mais nous cueillons aussi les douceurs
les oranges d'Eldorado

La chair qui brûle mal
les restes de la veille la honte les excuses
nos silences banals

J'avale tout
je m'en mords les doigts les lèvres
les belles idées

nous digérerons plus tard

Je laisse descendre, tes mots
en miettes au fond de moi
sur le plancher de la chambre dans chaque recoin
dans les draps fanés

où leur écho s'étend
tisse des voiles qui couvrent
ce qui n'aurait pas dû
être dit

Et parfois aussi je te dévore
de mes dents trop aiguisees



Déjouer les limites de nos adresses

REVUE LE PIED

de l'autre côté de la balustrade

KAROLANN ST-AMAND

j'écris des poèmes la nuit
sur le balcon comme au bar
les bières de micro s'accumulent

la différence : le jardin maison
occupe tout l'espace (dans ma tête)

seule avec mes fines herbes
les chats de ruelle
et ma troisième pinte de l'après-midi
j'apprends à traduire le silence

au crépuscule je veille au milieu des ruines
cadavres de bouteilles
feuilles arrachées
et ombres difformes se multiplient
sous les réverbères

avec un crayon au bout des doigts
je prends en filature les cordes à linge

l'écriture s'enracine dans les canettes arc-en-ciel
assise au comptoir (ma taverne maison)
je noircis un carnet : mots rayures parenthèses
la pluie arrose mes poèmes

un recueil traîne sur la table depuis hier
j'essaie de lire mais je perds ma phrase
entre deux nuages



« sur le balcon comme au bar »

De l'intérieur

ISABELLE GRIGNON-FRANCKE

L'homme étend sur un pain du fromage crémeux et roussi d'un orange artificiel. Sa main tartine comme elle aurait étalé du plâtre. Il n'y laisse aucune bulle d'air ni excédent. Au-delà de sa faiblesse, il est irradiant de précision et de rigueur. Sa tête tombe sur son sternum. Son cou dévoile ses os. Demain, il quittera sa huitième maison : un appartement dans lequel il a perdu un pied, du poids et la tête un peu.

Au souper, il exige un riesling, n'en prend aucune gorgée et critique son acidité. Son palais ne goûte plus. La faim sans appétit, il s'enorgueillit d'exiger encore la perfection. On fait les paquets sans penser au départ. Il n'y a rien de nouveau qui commence, rien qui ne s'appréhende. On s'affaire à remplir des sacs d'artifices pour le corps, des savons et des vêtements qui ne seront pas touchés.

Mon frère, mon père et moi sommes trois, à nous conduire ailleurs.

À deux, on l'extirpe de la voiture. On le pousse au centre d'une chambre sobre, loin de la cacophonie artistique de nos demeures passées. Il semble perdu,

les yeux de mon père sont déjà au large. Il n'a jamais aimé les fins.

Des dames en blouses lui demandent de remonter sa mémoire pour cartographier ses séjours d'alité, le bras en laisse au bout d'un soluté. Elles ne le connaissent pas. Leurs questions sont stupides. Sa bouche ne s'ouvre plus. À quoi bon décrire la récurrence des trous dans ses poignets d'hospitalisé. Plus rien n'est urgent, le silence nous absorbe. Je le bombarde de questions, pour aider les médecins ou pour me prouver encore qu'il existe.

Puis il parle, il veut écouter du jazz. Il valse et revient à lui. Il est entier : je suis sur ses épaules dans les foules, sur ses genoux au théâtre, à défaire le monde avec du vin, à décortiquer nos cœurs tard et bien. Il s'adresse à la docteure, décèle son accent russe ou roumain. Il dit : j'adore la vodka, mes parents sont Polonais. Il dit : leur vodka est la meilleure. Il tente de partir un énième conflit des pays de l'Est. Il se tourne et me chuchote avoir peur de ne plus rien savoir, ni des jours ni des chiffres. Nous sommes mercredi. Il dit : je vais te le redemander. Puis, il obtempère et en premier de classe, il se met à nommer ses vacances-hôpital. Ses doigts qui dénombrent ne suivent pas le rythme. Je ne peux même plus compter ses morts et ses survivances. Je désapprends à compter sur lui. Mon

père disparaît à répétitions.

À l'aube de sa dernière nuit, il n'est nulle part. Je tiens sa main, retiens son corps. Dans l'angle mort, je peux pleurer. Il est incapable de tourner la tête, je ne risque rien. Dans la chambre-hécatombe, ses poumons font le son d'un moteur à bateau qui cale. Et il s'endort, bêtement. Sa liberté est muette. Je pensais que la mort ferait plus de bruit.





[P]

Revue littéraire

le pied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Eco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupéré.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.